



IMAGES ET TRADUCTIONS

MARIE-ANNE DE BÉRU



Après avoir suivi deux formations dispensées par ATLAS en septembre 2020 et février 2021, j'ai animé en mars 2021 un atelier de traduction au sein de l'association lyonnaise ERIS, qui a pour mission de faciliter l'intégration des personnes nouvellement arrivées sur le territoire français par l'apprentissage de la langue et de la culture françaises, la création de lien social et l'accompagnement vers l'insertion socio-professionnelle. ERIS est hébergée au village associatif du SPLIF (Site polyvalent lyonnais pour l'insertion et la formation), une ancienne friche industrielle qui abrite, depuis 1999, une quinzaine d'entreprises associatives.

La responsable m'a annoncé un groupe de neuf personnes, dont les langues maternelles sont (par ordre alphabétique) l'albanais, l'anglais, l'arabe, le bengali, l'espagnol, le russe et le sousou, et les langues parlées (à différents niveaux de compétence) l'anglais, l'espagnol, le français, le hindi, l'italien, le portugais, le suédois et le tchéchène. Le jour J, deux bénévoles de l'association, intriguées par l'expérience, me demandent si elles peuvent y participer, ce qui ajoute le flamand et le thaï à cette tour de Babel.

Un premier échange informel confirme la forte hétérogénéité du groupe – des participants âgés de vingt à quarante ans, des parcours scolaires très divers (l'un ne maîtrise pas l'écriture, deux n'ont fréquenté que l'école primaire, deux ont fait des études universitaires dans leur pays d'origine). Mais je perçois aussi que les membres de cet atelier, qui se connaissent depuis un mois et demi, font preuve spontanément d'une réelle entraide dans la communication. Il existe certainement une formule mathématique pour calculer le nombre

de combinaisons linguistiques permises par quinze langues différentes mais, même si je l'ignore, je me rends compte que cette richesse permet toujours à l'un ou l'autre de trouver une solution pour expliquer ou se faire expliquer un message. Je comprends aussi très vite pourquoi tous ont leur téléphone portable à la main : au quotidien, ils ont systématiquement recours à des applications de traduction. Si je veux que l'atelier atteigne son but, à savoir faire prendre conscience aux participants qu'indépendamment de leur maîtrise du français, tous sont des traducteurs, et des traducteurs beaucoup plus compétents qu'ils ne se l'imaginent peut-être, il va falloir que je leur demande de ne pas les utiliser...

C'est par le détour d'un autre langage, celui de l'image, que j'ai choisi de pratiquer la traduction aujourd'hui. J'inaugure donc l'atelier en projetant un montage de couvertures d'un roman pour la jeunesse, traduit de l'anglais dans plusieurs langues. Cela me permet de parler de mon métier (j'en suis la traductrice en français) et, sans nommer ainsi les choses, d'introduire l'idée d'équivalence, de transposition, de passage d'une culture à une autre, car les participants commentent instantanément le fait que l'illustration a parfois été « adaptée » ou « réinterprétée » pour les différentes éditions¹.

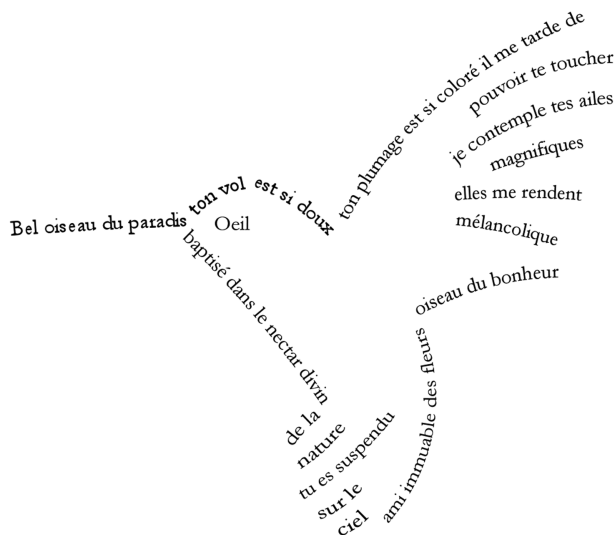
Puis il est temps de se lancer dans l'atelier à proprement parler : « Traduire et reconstituer, dans votre langue maternelle, ou dans la langue de votre choix, un calligramme. »

Le calligramme, parce qu'il représente graphiquement ce qu'évoque le texte qui le constitue, permet de faire participer tout un groupe à l'activité traductive, indépendamment des compétences linguistiques individuelles. L'emploi de l'image, immédiatement signifiante, stimule l'imagination et donne confiance. Si certains sont plus avancés en français (la v. o., en l'espèce), ils pourront mettre davantage l'accent sur le texte de départ. D'autres pourront tout aussi bien traduire, dans une autre langue, ce que l'image donne à voir. Le calligramme doit donc permettre de gérer l'hétérogénéité éventuelle

¹ *The House with chicken legs*, de Sophie Anderson (Usborne, 2018), traduit de l'anglais par M.-A. de Béru, sous le titre *La Maison qui parcourait le monde* (L'école des loisirs, 2020). Voir des exemples de couvertures sur le site de l'auteur : <https://sophieandersonauthor.com/books/thehousewithchickenlegs/>.

d'un groupe, sa diversité linguistique, et de susciter un partage d'expérience.

Je laisse les participants découvrir ce calligramme² :



Ensemble, ils élucident le lexique, avec mon aide et celle des deux bénévoles. Pour éviter le recours réflexe aux applications de leurs téléphones, je leur suggère plusieurs stratégies : trouver un équivalent, un synonyme, un hyperonyme, une périphrase, ou décrire avec des gestes, dessiner, etc. Une discussion passionnante s'engage sur la traduction du mot « œil » dont tous ont saisi l'enjeu : comment trouver un équivalent à la fois signifiant et figuratif pour compléter le calligramme ? Chacun à leur tour, les participants viennent écrire le mot « œil » dans leur langue sur le tableau dont nous disposons pour la mise en commun.

Puis je laisse trois groupes se former. Deux se lancent dans la production d'un calligramme multilingue (arabe/anglais ; russe/sousou/anglais) ; le troisième relève le défi d'en réaliser deux, en es-

2 Oiseau de paradis, calligramme de Guillaume Hess (© L'Épître – Revue de relève littéraire).

pagnol et en anglais. Se prenant au jeu, les participants veulent aussi tous traduire le poème dans leur langue maternelle : italien, albanais, suédois, bengali (traduction improvisée à l'oral), flamand (l'une des bénévoles), russe.

Afin de permettre la mise en commun de toutes ces réalisations, nous décidons que chacun lira une « traduction ». Le silence est émouvant, comme le sont les applaudissements qui résonnent après chaque lecture. Certains me diront à la fin de l'atelier combien ils ont été intéressés et heureux d'entendre les autres parler leur langue maternelle.

La conclusion de l'atelier, qui devait se faire sous forme d'une réflexion sur l'expérience vécue, a été plus difficile à mener. « Cette expérience de traduction vous a-t-elle plu ? Quelles satisfactions avez-vous ressenties ? Quelles difficultés avez-vous rencontrées ? » Certains participants avaient une maîtrise du français trop fragile pour synthétiser ce qu'ils venaient d'expérimenter. Mais l'essentiel n'était pas là. Pour ma part, je retiens de cet après-midi la satisfaction d'avoir vu chaque groupe aller au bout de la réalisation de son calligramme et d'avoir entendu tous les participants prendre la parole avec enthousiasme.